

*Bayek, bien des années avant Origins...*

Mon père était l'homme qui avait vaincu Menna le pillier de tombes. Les dieux m'en sont témoins, cette antienne, tous les villageois me l'ont répétée. Constamment.

Qui était Menna? Bonne question. Selon certains, il n'existait pas «un» Menna mais plusieurs individus, peut-être issus d'une même bande très organisée, qui entretenaient l'illusion de ce personnage inquiétant pour semer l'effroi.

D'autres affirmaient que Menna était un être de chair et de sang, mais qu'il n'était pas membre actif de sa bande. D'après ceux-là, il tirait grand profit du labeur de ses sbires et dirigeait les opérations sans jamais quitter sa fastueuse demeure d'Alexandrie.

La rumeur la plus insistante, que l'on entendait souvent dans les rues de Siwa quand j'étais enfant, prétendait que Menna était bel et bien vivant, et qu'il régnait sur sa troupe grâce à un savant mélange de peur et d'appât du gain. D'après cette version, il portait les dents de ses victimes attachées ensemble en collier, aiguisées et peintes en noir. Le macabre artifice fonctionnait à merveille : tous ceux qui posaient le regard sur lui étaient transis de peur. Cruel et sans merci, il ne vénérât qu'un seul dieu : l'or. Il faisait un sort à ceux qu'il ne parvenait pas à soudoyer et tuait quiconque osait le défier, famille comprise, pour ensuite suspendre les entrailles et les peaux des victimes aux branches d'une place publique en guise d'avertissement.

C'était un démon. Émissaire des dieux, chargé de châtier les hommes mauvais et de tourmenter les innocents.

Le mal incarné.

Quelle que puisse être la vérité, Menna gardait une longueur d'avance sur les soldats lancés à ses trousses. Pris vivants, ses complices étaient soumis à la question puis brûlés vifs ; faute de cérémonie mortuaire, les défunts se voyaient interdire l'accès à l'au-delà. Ils l'avaient mérité en profanant d'innombrables tombeaux.

Non que cela les arrêât. L'unique officiel ayant tenté de mettre un terme aux agissements de la bande avait connu une mort rapide et mystérieuse. Rien n'empêchait Menna de récidiver. Quant à ses lieutenants, même sous la torture, jamais ils ne pipaient mot. La terreur qu'inspirait leur chef était la plus forte.

J'avais dix ans à peine au plus fort des méfaits de Menna. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une fable, d'un conte de bonne femme. Comme Menna n'existait qu'en tant que sujet de conversation entre mon père et ma mère, il peuplait mes rêves éveillés chaque fois que je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

Puis j'appris que la bande sévissait dans le nord du pays. L'intérêt des pillards se portait tout naturellement sur les pyramides... mais pas seulement. Menna n'était pas le premier pilleur de tombes : après les exactions de ses prédécesseurs, les architectes des pharaons avaient multiplié les pièges et les culs-de-sac dans les sites funéraires monumentaux, cibles rêvées de ceux qui s'étaient fait une spécialité de soustraire aux morts ce qu'ils avaient prévu pour l'au-delà. Même les plus riches – désormais inhumés dans d'énormes chambres fortes creusées dans le roc – n'étaient pas à l'abri d'une profanation. Menna préférait les « ni trop riches ni trop pauvres », ceux qui commençaient l'ultime voyage dans les nécropoles bâties près des villes.

Il avait sa méthode. Ses hommes se faisaient passer pour des marchands et bivouaquaient à distance de frappe de leur cible, mais pas trop près. Ils pouvaient ainsi infiltrer les autochtones, soudoyer les officiels, épier les tombeaux, prendre note des galeries et des travaux en cours afin d'échapper aux pièges en construction.

Le procédé évoluait au gré du site funéraire – à ceci près qu'il s'agissait toujours de s'introduire et de tout prendre. Les voleurs pouvaient ainsi s'éclipser et réserver à plus tard, dans leur repaire, le nécessaire tri entre or et pacotille.

Ces méfaits avaient attiré l'attention de mon père : en tant que protecteur de la ville – *mekety* –, il se devait de savoir si Menna et ses sbires étaient dans les parages.

Or, à cette époque-là, ils étaient tout près de Siwa.

Rabiah n'était pas chez elle. Assis devant sa maison, je rongerais mon frein en maudissant ma malchance. Elle daigna enfin revenir du marché d'un pas lent, lestée d'un panier de fruits.

— Je me demandais si j'allais te voir aujourd'hui, lâcha-t-elle assez froidement en passant devant moi.

Je la suivis à l'intérieur sans y avoir été convié et attendis qu'elle ait ôté sa cape et posé son panier. Puis elle se tourna vers moi et, les bras croisés, me dévisagea si longuement que j'en fus gêné.

Un peu plus âgée que ma mère, Rabiah avait le même tempérament : aucune des deux ne mâchait ses mots. La réplique : « Je suis *directe* et il n'y a aucun mal à cela » revenait dans la bouche de ma mère chaque fois que mon père la blâmait pour son franc-parler. En outre, elles paraissaient toutes deux aptes à lire dans les pensées.

Comme à cet instant précis.

— Je vois de la détermination, dit Rabiah, son inspection terminée. C'est bien. On n'attend rien de moins du fils du protecteur de Siwa. Ton père est parti ; peut-être espères-tu reprendre le flambeau dès à présent ?

— Peut-être, rétorquai-je prudemment.

Où voulait-elle en venir ?

— Te sens-tu prêt ? lança-t-elle, l'expression indéchiffrable, les paupières plissées.

— Il m'a beaucoup appris... dans l'art du combat et de la survie.

— La survie. N'est-ce pas la Nubienne qui t'a enseigné cet art ?

Quand j'étais plus jeune, des Nubiens avaient planté leur bivouac aux abords du village. Je m'étais lié d'amitié avec une fille, Khensa, qui, bien que ma cadette, m'avait appris à chasser et à poser des pièges. Par la suite, j'avais découvert que Khensa avait agi sur la requête de ma mère : à ses yeux, les Nubiens étaient les meilleurs dans ce domaine.

— En effet, répondis-je à Rabiah. Mais, quand les Nubiens sont partis, c'est père qui s'est chargé de mon entraînement. Qui mieux que lui pouvait m'enseigner à combattre et à protéger ?

— Certes, convint Rabiah. As-tu beaucoup progressé ?

Son regard se fit plus perçant. Je sus alors qu'elle lisait réellement dans mes pensées : ma formation stagnait. De toute évidence, mon père rechignait à me livrer les clés du métier. Ma mère et Rabiah avaient beau insister tant et plus, à chaque étape de mon entraînement c'était la même rengaine : « Tu n'es pas encore prêt, Bayek. »

Bien sûr, j'étais conscient qu'une telle formation prenait des années. « L'œuvre de toute une vie, Bayek » revenait également souvent dans la bouche de mon père. Quoi qu'il en soit, entre mes six ans, âge auquel j'avais commencé, et mes quinze ans à ce jour, j'avais le sentiment très net de n'avoir presque rien appris de lui.

Rabiah paraissait le penser, elle aussi.

— Sois franc, reprit-elle. Estimes-tu que ton entraînement aurait dû être plus poussé ?

— Oui, admis-je, la tête basse.

— Que te rappelles-tu de la nuit où Menna a frappé ?

— Tout viendrait de là ?

— Réponds d'abord à ma question. Que te rappelles-tu de cette fameuse nuit ?

Je relevai les yeux. Je n'avais que six ans, à l'époque, mais ce souvenir était gravé dans ma tête.

Tout était calme la nuit de l'intrusion. Tranquille. Déjà couché mais pas encore endormi, je m'efforçais de saisir des bribes de conversation entre mes parents. Mon père avait été informé de l'apparition de visages inconnus au village. De prétendus marchands... qui n'avaient pas grand-chose à vendre. Il pouvait s'agir de complices des pilleurs de tombes, eux-mêmes installés dans le désert aux abords de Siwa, conformément à la méthode habituelle de Menna.

J'étais ravi d'avoir glané ces précieuses informations. Le nom de Menna, que l'on soupçonnait à l'époque de sévir dans les parages, était sur toutes les lèvres – et j'étais de ce fait très en vogue. Hepzefa et Sennefer me pressaient quotidiennement de leur fournir des nouvelles fraîches : était-il avéré que Menna envisageait de marcher sur Siwa à la tête d'une armée de pilleurs de tombes ? Qu'il enduisait de poison la pointe de ses crocs noirs ? J'adorais être l'objet de cette attention. Quelle chance d'être le fils du protecteur !

Je dormis mal, cette nuit-là. Je fis un rêve : j'étais au pied d'une paroi rocheuse, devant l'entrée d'une caverne, et, dans l'obscurité qui y régnait, je vis briller des yeux et étinceler des crocs blancs. Un rat. Puis un autre. Et un autre. Sous mes yeux, la grotte s'emplissait d'une masse grouillante de rongeurs qui s'escaladaient les uns les autres, comme obsédés par l'idée de se placer au sommet de l'amoncellement dont la forme évoluait sans cesse. De plus en plus d'yeux apparaissaient ; les rats poussaient de petits cris dont l'intensité allait crescendo...

Je m'éveillai. Sauf que le bruissement n'avait pas cessé ; il résonnait dans ma chambre.

En provenance de la fenêtre.

Je me redressai brusquement. Quelque chose s'agitait au dehors. Un rat ? Non, c'était plus massif. Un chien ?

Non plus. Les chiens ne se mouvaient pas de façon *furtive*.

Il y avait quelqu'un. Les yeux rivés sur l'encadrement de la fenêtre, je crus que le rideau était agité par une saute de vent. Puis je vis des doigts. Des phalanges. Une main qui se glissait à l'intérieur.

J'aperçus un visage et le torse d'un homme se faufilant dans ma chambre. Ses yeux brillaient d'un éclat maléfique, il avait un couteau à lame courbe entre les dents.

Je sautai du lit tandis qu'il prenait pied à l'intérieur. L'instinct de conservation m'ordonnait de fuir, mon cerveau intimait à mes jambes de se mettre en mouvement ; rien n'y fit. Incapable de bouger comme de crier, j'étais paralysé par la peur.

L'intrus avait les yeux chassieux. Il portait une tunique noire crasseuse sous une cape rayée qui pendait presque jusqu'au sol, et que la brise agitait légèrement. Quand il empoigna son couteau, il afficha un rictus mauvais mais, au lieu des crocs noirs et effilés que je m'attendais à découvrir, l'homme avait des dents normales. Irrégulières et sales, certes, mais à mille lieues de l'arme effroyable que nous évoquions, mes amis et moi, dans les rues de Siwa.

Je le vis mettre un doigt en travers de sa bouche pour m'ordonner de garder le silence. Je demeurai cloué au sol. Il fit un pas vers moi en agitant son couteau dont la lame étincelait dans la pénombre. Cherchait-il à m'hypnotiser, comme le font les cobras en ondulant ?

J'ouvris la bouche. Plus précisément, je sentis ma bouche béer et compris que j'avais franchi une étape cruciale. En me concentrant, peut-être parviendrais-je à pousser un cri...

À condition de surmonter ma peur.

Il fit un pas de plus, le doigt toujours posé sur les lèvres. Dehors, murmures et pas de loup m'apprirent que d'autres individus arrivaient. Je pensai alors à mes parents qui dormaient à proximité : le danger les menaçait.

À cet instant, je sentis enfin un cri enfler dans ma gorge.

Mon père entra simultanément dans ma chambre et beugla dans mon dos :

— Tiens donc ! Ton maître t'envoie me réduire au silence...

L'effet fut immédiat. Je vis l'intrus reculer, cesser de sourire, éructer « Frappe-le ! » et s'élançer.

En me retournant, je surpris un nouvel assaillant dans l'embrasure, juste derrière mon sauveur.

— Père !

Mon père fit volte-face. Son coup d'estoc fit couler le premier sang. Il acheva l'importun d'une torsion de poignet. Puis il mit un genou à terre et pivota derechef ; sa lame para l'assaut du premier fâcheux. Toujours incapable de me mouvoir, je sentis des gouttelettes tièdes m'arriver en pleine figure.

Le protecteur de Siwa était trop rapide pour l'intrus aux yeux chassieux, qui recula vivement. Il n'avait plus l'avantage de la surprise. Quant à son couteau, il apparaissait bien dérisoire face à l'épée paternelle. Mon père se rua sur moi, me saisit par le bras et me tira jusqu'à la porte, où je trébuchai sur le cadavre du second assaillant.

Dans la maison, ma mère cria « Sabu ! » L'intéressé me releva sans ménagement et m'entraîna à sa suite.

Au milieu des coussins et des tabourets épars, je vis ma mère, un couteau à pain ensanglanté au poing, un éclat dangereux dans les pupilles... et, à ses pieds, un cadavre.

Un autre homme se trouvait là. Un cinquième déboula, armé lui aussi, l'écume aux lèvres, prêt à attaquer. Ma mère m'appela. Je courus vers elle au moment précis où mon père se ruait à l'assaut des deux assassins.

— Ahmose, cria-t-il, mets Bayek à l'abri !

Son épée jaillit. L'instant suivant, l'un des deux sbires s'effondra en hurlant, les entrailles à l'air. L'autre poussa un juron, puis les épées tintèrent l'une contre l'autre. Alors que ma mère me ramenait vers les chambres, je vis mon père esquiver

une attaque et tourbillonner : son arme brandie à deux mains, il tenait tête à deux nouveaux intrus qui venaient de s'engouffrer chez nous. Sa lame fit gicler une autre gerbe de sang. En découvrant son air résolu, presque serein, j'eus le sentiment très net de ne jamais avoir été autant en sécurité, malgré la meute de tueurs alentour.

Cette confiance ne dura pas. En entrant dans la chambre parentale, ma mère et moi vîmes qu'un nouvel intrus y pénétrait par la fenêtre.

— Trop facile, se réjouit-il en levant son arme.

Ce furent ses dernières paroles. Ma mère fit deux enjambées décisives et lui planta le couteau à pain dans le sternum avant qu'il ait fini son geste.

— Il avait raison, déclara-t-elle tandis qu'il tombait raide mort. Ne bouge pas, m'ordonna-t-elle, le couteau brandi, en s'aplatissant contre le mur à côté de la croisée.

Ma mère risqua un coup d'œil à l'extérieur. Rassurée de n'y trouver personne, elle se hâta vers la porte. Quel contraste saisissant entre le couteau maculé de sang et sa tenue élégante!

Du mouvement; une ombre fugitive. Elle leva son arme, prête à récidiver, et se détendit en découvrant mon père. Le souffle court, éprouvé par la bataille et couvert de sang vermeil, il vivait toujours. Dans la grande salle mal éclairée, j'aperçus des formes irrégulières: les corps des hommes occis par celui qu'ils étaient venus assassiner.

— Tu n'as rien? glapit ma mère, qui souleva les pans de la tunique rougie en quête de blessures.

— Ça va. Et toi? et Bayek?

Il posa un regard appuyé sur le cadavre qui gisait dans leur chambre.

— Nous n'avons rien.

Mon père hocha la tête.

— Je suis désolé, il faut que j'y aille. Ils vont certainement s'attaquer au temple pour faire main basse sur les reliques, l'or,



les offrandes... tout leur est bon, à ces crapules. Ils n'ont pas peur des dieux ; peu leur importe d'offenser l'oracle. C'est à moi de les en empêcher.

— Combien crois-tu qu'ils soient ? s'inquiéta ma mère.

— Je l'ignore. Il doit surtout rester les petites mains. Les combattants étaient ici pour me liquider. Les autres me croient sûrement mort.

Il partit après nous avoir enjoint de rester sur le qui-vive. Le calme était brusquement revenu dans notre maison jonchée de cadavres ; ma mère s'accroupit dos au mur et baissa la tête. En la voyant se frotter les mains comme pour se les laver, je compris qu'elle tremblait à la suite du chaos de la bataille... et qu'elle mobilisait ses forces au cas où d'autres assaillants viendraient.

Je la revis, avançant sur le dernier intrus pour le frapper sans la plus petite hésitation. C'était la première fois que mes parents faisaient couler le sang devant moi. Pour mon père, c'était normal, il n'avait fait que son travail – à la perfection. Je m'étais senti protégé par lui et ce sentiment m'habitait toujours. Ma mère, pour sa part, était secouée. Elle prenait la mesure de ce qu'elle avait dû faire pour défendre sa propre vie et la mienne. Au fil des ans, je la vis souvent contempler ses mains, l'air songeur et serein à la fois. Repensait-elle à cette fameuse nuit ?

Ce soir-là, j'étais allé m'asseoir à côté d'elle. Nous étions restés quelque temps à nous reconforter mutuellement. Puis elle s'était relevée pour aller donner l'alerte.

Chamboulé par cette évocation, je mis fin à mon récit.